



DEBOUT

malgré tout

MON COMBAT CONTRE LA LÈPRE
Dan Izzett avec Daniel Gerber

EDITIONS
OURANIA

Dan Izzett
avec Daniel Gerber

*Debout
malgré tout*

Mon combat contre la lèpre

EDITIONS
OURANIA

Debout malgré tout

Titre original en allemand: *Ein Mann, ein Bein: Dan Izzett*

Dan Izzett avec Daniel Gerber

© 2014 by Fontis - Brunnen Basel

© et édition (française): Ourania, 2017

Case postale 128

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

info@ourania.ch

www.ourania.ch

Traduction: Simone Wilson

Couverture: Nelly Monnier

Photos de l'intérieur:

© Dan Izzett, Daniel Gerber et Mission Lèpre Suisse

Sauf indication contraire, les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21 © 2007 Société Biblique de Genève

www.universdelabible.net

ISBN édition imprimée 978-2-88913-018-4

ISBN format epub 978-2-88913-600-1

ISBN format pdf 978-2-88913-884-5

Imprimé en France, sur les presses de Sepec

Table des matières

Prologue - L'esprit de courage	9
1. Années d'insouciance en Rhodésie	15
2. La haie d'épines	31
3. Déminage	51
4. Barbara	63
5. «Al Capone en est mort!»	81
6. Jésus touche un «lépreux»	93
7. La guerre aux portes de la ville	105
8. Un trou dans le pied	113
9. L'amputation	119
10. Une jambe dans l'avion	125
11. Vivre avec une jambe en moins	133
12. Au service de l'Évangile	139
13. Pasteur à la «Grace Fellowship»	157
14. Jours de tristesse	169
15. Le secret dévoilé	189
16. En route avec Mission Lèpre	199
17. «L'âne de Jésus»	223
18. Babs raconte	233
19. Souvenirs d'une maman	247
20. Le travail de Mission Lèpre	257

1. Années d'insouciance en Rhodésie

Lorsque j'étais petit, nous avions encore le droit d'être des enfants. Durant des heures, nous parcourions la brousse à vélo, là où les serpents venimeux se faufilaient sur le sol et s'enroulaient sur les pierres chauffées par le soleil. Mais ces créatures rampantes n'ont jamais représenté pour nous un véritable danger, car nous étions timides envers elles comme elles l'étaient envers nous. La peur qu'elles inspiraient aux gens nous donnait des idées pour toutes sortes de farces.

Parfois, nous étendions au milieu des broussailles un vieux tuyau d'arrosage en travers d'un étroit sentier afin d'effrayer les passants, qui prenaient cela pour un serpent. D'autres fois, nous posions en plein milieu du chemin un sac en papier froissé avec une pierre à l'intérieur. Cela ressemblait à un simple sachet vide jeté par terre, dans lequel on pouvait donner un coup de pied ou sur lequel on pouvait passer à vélo. Une fois les choses mises en place, nous nous cachions pour voir si quelqu'un allait tomber dans le panneau. Et il arrivait en

effet que des gens trébuchent contre la pierre et s'énervent terriblement, ce qui avait le don de bien nous amuser.

Nous n'avons jamais été pris sur le fait. Il y avait suffisamment de rochers derrière lesquels nous pouvions nous cacher et, bien entendu, nous faisons attention à ne pas rester trop près du «lieu du crime». Une autre de nos farces consistait à attacher ensemble des hautes herbes (elles arrivaient à hauteur d'épaule) dans des endroits où passaient les gens. Vous devinez aisément ce qui se produisait alors: le cycliste qui arrivait fonçait dans la corde, et son vélo continuait sans lui. Même les piétons pouvaient se retrouver par terre à cause de notre piège.

La région était comme «aménagée» pour nous. Il y avait de petites formations rocheuses, que nous escaladions, une multitude de buissons, derrière lesquels nous aimions nous cacher, quelques arbres, sur lesquels nous pouvions grimper, puis les nombreux sentiers sinueux qui parcouraient la brousse, sur lesquels on rencontrait de temps en temps un voyageur.

Ce paysage constituait aussi le décor de nos jeux de gendarmes et voleurs. Nous étions tour à tour les gentils puis les méchants. Cela changeait à chaque fois. Ceux qui faisaient partie de la «maréchaussée» portaient même de véritables «uniformes» (de vieux tee-shirts dont nous avons effiloché les bords).

Nous habitons aux abords de Salisbury, grande ville qui porte actuellement le nom de Harare. C'est la capitale du Zimbabwe. A l'époque, elle n'était pas aussi urbanisée qu'aujourd'hui, ce qui nous permettait de disposer d'un terrain d'environ un demi-hectare. Notre maison était très spacieuse,

avec ses trois ou quatre chambres à coucher, et ma mère avait aménagé un grand et magnifique jardin.

Bien des propriétés de notre région supportaient aisément la comparaison avec les standards européens. Nous avions l'électricité, l'eau courante et un mobilier moderne. Rien ne nous manquait. Au détour d'une rue, dans ce quartier de Hatfield situé aux extrémités de la ville, on pouvait admirer des paysages pittoresques: il y avait des étendues d'herbe épaisse et luxuriante, des arbres vigoureux, de beaux rochers, dont plusieurs blocs de granit gris que nous escaladions et sur lesquels nous construisions des villes miniatures, avec des maisons et des routes. Nous y faisons rouler nos petites voitures à vive allure, nos *Dinky Toys*, comme on les appelait (ce qui veut dire quelque chose comme: «jolis petits jouets»).

Je suis né le 25 mai 1947. Durant mon enfance, donc dans les années 1950, les gens s'efforçaient de sortir des traumatismes laissés par la Seconde Guerre mondiale. Car la Rhodésie avait envoyé 11'000 soldats au combat contre l'Allemagne nazie, ce qui représentait un chiffre considérable pour le contexte de l'époque.

A ce moment-là, comme beaucoup, nous nous nourrissions des légumes de notre jardin et de nos propres poules, que nous laissions se promener sur la propriété. Maman élevait ces volailles et les vendait à des collègues de bureau. Un de mes oncles gagnait aussi de l'argent en vendant des œufs et des poules. Chez lui, il y avait même plusieurs centaines de poules qui caquetaient dans un immense enclos. Elles partageaient les lieux avec un cochon qui se nourrissait de leur fumier. Avant que vous ne fassiez la grimace, je vous rappelle

que ces cohabitations étaient, et sont encore, habituelles à bien des endroits en Europe.

Outre les poules et le cochon, mon oncle possédait des vaches et des bœufs, qui se retrouvaient tôt ou tard transformés en succulentes saucisses.

Mon frère David, de trois ans et demi mon cadet, était plutôt calme et discret, tandis que, de mon côté, j'aimais essayer de dépasser mes limites. Pour moi, il fallait toujours que ça bouge. J'aimais jouer au tennis et au football.

Un jour, alors que mon père construisait un enclos pour les poules, j'ai vite compris que David (donc mon frère) pouvait aussi parfois perdre contre Goliath (moi). A un moment, alors que papa ne regardait pas, j'ai sauté sur le grillage qui traînait par terre. Mes pieds étaient suffisamment grands pour ne pas se prendre dans les mailles du grillage, mais ce n'était pas le cas pour mon frère. J'ai en effet oublié de lui préciser ce «détail» lorsque j'ai tenté de le convaincre de sauter lui aussi sur le treillis de fils de fer. Il a donc trébuché et est tombé. Mon père a alors entendu deux choses: les pleurs pitoyables de mon frère et mes éclats de rire. J'ai eu droit à une belle fessée administrée avec une branche, ce qui a remonté le moral de David. Donc au final, je me demande qui, de David ou de Goliath, a gagné le combat...

Au début, l'école était pour moi une perte de temps. Mais j'ai vite compris qu'elle avait de l'importance. Je me suis mis à rêver de devenir enseignant. J'avais d'ailleurs une soif intarissable d'apprendre. J'ai donc commencé à aimer aller en classe. Les mathématiques me plaisaient bien et, plus tard, à l'université, les matières techniques m'ont aussi beaucoup intéressé. En revanche, j'appréciais moins les langues. Nous

avons école cinq matins et deux après-midi par semaine. Il nous restait donc beaucoup de temps pour nous amuser dans la nature.

En classe, nous nous retenions de faire les 400 coups, car les professeurs étaient très stricts. Par ailleurs, ma mère m'avait appris qu'il fallait toujours obéir au règlement. Si on ne pouvait pas changer le système, disait-elle, on pouvait néanmoins apprendre à le comprendre et l'utiliser à son avantage. C'est pourquoi j'ai décidé de toujours terminer mes devoirs, tandis que d'autres ne s'en souciaient pas et se retrouvaient régulièrement avec une heure de colle.

Enfants, lorsque nous imaginions l'avenir, la question de la formation professionnelle prenait une importance toute particulière. Nous rêvions bien sûr aussi de pouvoir vivre un jour un mariage digne des contes de fées. D'ailleurs, ces aspirations n'ont pour ainsi dire pas changé: les jeunes de notre pays ont toujours les mêmes préoccupations. Il faut néanmoins préciser que beaucoup nourrissent aussi le désir de pouvoir partir à l'étranger grâce à leurs études, espérant qu'une porte s'ouvrira pour eux en Angleterre ou aux Etats-Unis. S'inspirant de séries télévisées, certains veulent devenir médecins. Ils étudient durant de nombreuses années afin d'obtenir un poste élevé, espérant pouvoir un jour émigrer.

Il faut dire que la question de l'immigration n'est pas nouvelle, en Afrique. Nombre de nos grands-parents ont quitté l'Europe il y a plus de 100 ans pour y commencer une vie meilleure. C'était le cas de mes ancêtres, notamment, qui ont quitté l'Ecosse à cette époque, désirant trouver une nouvelle patrie dans les vastes territoires de ce magnifique continent.

Souvent, nous partions à la chasse aux oiseaux ou aux lézards, armés de frondes et de carabines à air comprimé. Ensuite, nous ramenions nos «prises» à la maison et les offrions aux employés, qui pouvaient ainsi étoffer leur repas. Ils en étaient reconnaissants. D'ailleurs, ils allaient parfois eux-mêmes chasser.

En tant que famille de classe moyenne, nous avions plusieurs employés de maison. Une bonne âme aidait aux tâches ménagères et à la préparation des repas, quelqu'un d'autre s'occupait du jardin, et une jeune femme prenait soin de nous, les enfants. Nous avons construit sur notre terrain une maison réservée aux employés et à leur famille. Ils étaient nourris, bénéficiaient de l'électricité et percevaient un salaire, comme c'est d'ailleurs toujours le cas aujourd'hui. Ces emplois domestiques intéressaient particulièrement les jeunes, car ils leur permettaient de gagner un revenu supplémentaire et de mieux nourrir leur famille. Certains fermiers travaillaient à Harare durant la semaine, tandis que leur femme restait à la maison pour cultiver les champs.

Bien entendu, nous, les garçons, devions aussi régulièrement participer aux tâches ménagères, faire notre lit et cirer nos chaussures. Nous devions en outre aider au jardin, où j'aimais particulièrement aller et venir avec la brouette.

J'ai joui d'une enfance sans souci, conscient que j'appartenais à une famille réellement épanouie, où j'étais accepté et traité avec humanité. Bien sûr, nous avons aussi dû être corrigés, mais nous avons le droit de donner notre avis. Nous n'étions pas entourés de «dictateurs» mais de parents affectueux et bienveillants.

Cette éducation bienfaitrice m'a accompagné dans la vie et est même devenue une partie de moi-même. Je peux prendre les choses comme elles viennent et en retirer le meilleur. Je peux être satisfait en toute situation, et j'accepte les différences d'opinions. Tout cela m'a été utile, des années plus tard, dans mon travail pastoral. Car ce qui est mauvais pour l'un peut être bon pour l'autre, donc pour ma part, je me contente de donner des conseils.

Mes parents fréquentaient une église évangélique de tendance pentecôtiste, et j'ai personnellement reçu Jésus dans mon cœur vers l'âge de 10 ans. L'événement déterminant a été un culte durant lequel le pasteur a illustré le message de l'Évangile par une image. Il a raconté l'histoire suivante: des hommes viennent vers Jésus, vêtus d'habits blancs. L'un d'eux camoufle une tache avec sa main. Jésus lui ordonne: «Enlève ta main.» Puis, voyant, la tache, il lui dit: «Mon sang peut l'effacer.» Cela m'a convaincu.

C'était un privilège de découvrir Dieu à un si jeune âge. En fait, c'était comme un retour à la maison. La plupart de mes camarades d'école se disaient chrétiens, mais en réalité, ils ne l'étaient que de nom. Très peu d'entre eux avaient compris ce que cela signifiait réellement.

La piqûre d'abeille

J'avais 8 ans quand mon père a perdu la vie. Il a fait une réaction allergique à une piqûre d'abeille et a étouffé. C'était pour moi tout à fait incompréhensible. Bien des années auparavant, pendant la Seconde Guerre mondiale, il avait servi

DEBOUT

malgré tout



Dan Izzett
avec Daniel Gerber

Descendant d'une famille écossaise, Dan a grandi au Zimbabwe. Attaché à ce pays d'Afrique australe aux vastes étendues sauvages et à la faune exotique, il nous décrit la beauté des lieux, mais aussi leur histoire. Il nous raconte l'enfance qu'il y a passée et la vie remplie qui a été la sienne, marquée par la découverte, à 25 ans, d'une maladie présente dans son corps depuis l'adolescence: la lèpre.

Comment a-t-il réagi au diagnostic? Quelles en ont été les conséquences dans son quotidien? Quel a été son parcours pour parvenir à la guérison?

Vous le découvrirez en suivant l'auteur dans ce récit authentique, haut en couleur et marqué par la confiance en Dieu, qui se veut une véritable invitation au voyage!



Dan Izzett est domicilié au Zimbabwe. Ingénieur de formation, il a été pasteur durant de nombreuses années. Retraité actif, il voyage aujourd'hui pour l'organisation Mission Lèpre.



Daniel Gerber, domicilié près de Berne, est journaliste indépendant. Il écrit notamment pour la *Berner Zeitung* et *Livenet.ch*. Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages, dont celui-ci est le premier traduit en français.

CHF 19.90 / 16.50 €
ISBN 978-2-88913-018-4



9 782889 130184

EDITIONS
OURANIA

 Mission Lèpre
Suisse